

— Aujourd'hui ?

— Tout à l'heure. Ma voiture nous attend à la porte. Vous n'avez que le temps de faire vos malles et de dire adieu à vos bonnes amies. Madame Ferté vous a préparé votre chambre, rue de Navarin. Ne perdez donc pas un instant.

Au même moment, un coup de sifflet aigu, strident, traversa l'espace et vint jusqu'au parloir. C'était le train de Paris à Saint-Maur qui signalait son arrivée.

Jeanne porta la main à son cœur et un nuage obscurcit sa vue. Il lui sembla que ce coup de sifflet était une plainte, ou un cri d'appel désespéré.

— Qu'avez-vous ? demanda Me Ferté en fronçant le sourcil. Est-ce que vous souffrez ?

— Non, si, excusez moi, un élancement au cœur.

— Cela passera à Paris. Nous demeurons loin de toute espèce de gare de chemin de fer, ricana le tuteur, et vous n'entendrez plus ces coups de sifflet qui agissent sur les natures nerveuses et impressionnables à l'excès.

Jeanne le regarda à son tour. Que signifiaient ces paroles qui répondaient si bien à ses intimes pensées ? Son tuteur savait donc. Cela n'était pas douteux.

Et il venait la chercher !

— Ma vie est décidée ! pensa-t-elle brusquement. Robert a parlé. M. Ferté me fait quitter le pensionnat. Que dois-je espérer ? Que dois-je craindre ?

Je vais préparer mon départ ! reprit elle en rappelant tout son courage et toute sa présence d'esprit.

Et elle sortit vivement, heureuse d'échapper au sourire du vieux notaire, qui lui semblait, maintenant, quelque peu railleur, et à ce regard incisif qui lui faisait froid et la gérait.

Dès qu'elle fut hors du parloir, au lieu de se diriger vers le dortoir et de s'occuper de ses malles, elles descendit au jardin, et courut d'un trait sans s'inquiéter d'être vue, vers l'endroit où elle avait laissé Andrée.

Dès qu'elle aperçut son amie, mademoiselle d'Esparre lui cria :

— Eh bien ?

— Eh bien, quoi ?

— Le train a passé ?

— Oui.

— Et... Et Robert ?

— Il n'y était pas. C'est extraordinaire !

— Tu en es bien sûre !

— Tout ce qu'il y a de plus sûre. Tu sais, si j'ai de bons yeux, et si je vois tout. Je suis furieuse. Quelle indifférence !

— C'est à n'y rien comprendre.

— Mais non, c'est impossible, je ne puis m'être trompée. Il t'aime, il t'adore. Je m'y connais. Il faut qu'il soit survenu quelque événement. Mais qui te demandait au parloir ?

— Mon tuteur.

— Bast ! Que voulait-il ?

— Il m'emmène chez lui, à Paris.

— Oh ! oh ! Il y a du nouveau ! Et t'a-t-il dit pourquoi ?

— Non.

— Et tu ne supposes rien ?

— Je suppose que Robert a parlé. Son sourire, son regard, certaines paroles, ce brusque enlèvement, tout me le prouve.

— Oui, ce doit être... Et il ne t'a rien dit ?

— Rien.

— Est-ce bon ? est-ce mauvais ? se demanda tout haut An-

drée, en fronçant ses blonds sourcils, et en prenant un air de diplomate refaisant la carte d'Europe.

— Je ne sais, répliqua Jeanne, mais je sens que ma destinée vient de se décider, et que j'aime Robert à en mourir !

Et, ce disant, elle tomba en sanglotant dans les bras de son amie.

Une demi heure plus tard, après avoir pris congé de ses jeunes camarades, embrassé tendrement son amie Andrée, en échangeant avec elle ces serments d'éternelle amitié dont on est si prodigue à cet âge, Jeanne quittait le pensionnat pour n'y plus revenir.

## VII.

Pendant les premiers moments, M. Ferté, confortablement installé dans un des deux coins du coupé cossu, mais honnête et modéré, qui les entraînait vers Paris, ne souffla pas mot.

Jeanne de son côté, plongée dans sa rêverie et toute prête à pleurer, sans trop savoir pourquoi, ne songeant guère à entamer la conversation.

Ce fut le notaire qui rompit le premier le silence.

— Ma chère pupille, dit tout à coup de ce ton semi-solennel, semi-railleur, qu'il avait adopté avec elle depuis son arrivée au pensionnat, vous ne me demandez point pourquoi je vous emmène à Paris, mais je suis certain que vous grillez du désir de le savoir.

Jeanne tressaillit et leva sur lui ses grands yeux noirs. Enfin elle allait savoir ?

— J'avoue, monsieur, fit-elle d'une voix un peu tremblante que je serais en effet curieuse de connaître le motif qui vous a fait hâter mon départ, car j'avais encore un mois à rester à Saint-Maur.

— Et vous regrettez que j'aie ouvert plus tôt la porte de votre cage ?

Cela dépend ! eut-elle envie de répondre. Mais il y avait quelque chose de sévère et de moqueur à la fois dans le regard de son tuteur, qui ne la portait point aux confidences, et elle répliqua simplement :

— Je laisse quelques amies qui m'étaient chères, une notamment, mademoiselle Andrée de Beaumont.

— Que voulez-vous, mon enfant ? La vie se compose de séparations. Aujourd'hui vous quittez mademoiselle de Beaumont, une amie d'enfance. Demain, vous quitterez votre tuteur, et madame Ferté qui vous adore comme si vous étiez sa vraie fille. Il faut s'accoutumer à ces choses-là !

— Comment ! balbutia Jeanne. Je quitterai...

— Certainement. Vous voilà grandelette. Vous n'êtes plus une enfant. Vous êtes une jeune fille. Vous allez avoir dix-huit ans. Un de ces jours vous vous marierez. Par exemple, une fois mariée, il y aura quelqu'un que vous ne quitterez plus. C'est votre mari !

Et Me Ferté eut un petit rire de satisfaction, en tapant sur la tabatière d'argent qui ne l'abandonnait jamais, et avec laquelle il jouait, la lissant et la caressant du doigt, dès que ses mains n'étaient point occupées à écrire.

— Ah ! fit-elle faiblement, il s'agit de mariage !

— Mon Dieu, oui, ma chère pupille. J'avais promis à votre regretté père " monsieur le comte d'Esparre ! " ajouta-t-il avec une certaine emphase intentionnelle, de veiller sur vous, de le remplacer et de vous établir un jour convenablement. " Je